

En retard pour la guerre

VALÉRIE ZENATTI

En retard
pour la guerre

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Gratitude
À Virginie Kharouby, pour les clés dans la
doublure de son manteau,
À Lina Cohen, pour d'autres clés,
À la porte ouverte.

V. Z.

ISBN 978-2.87929.966.2

© Éditions de l'Olivier / Le Seuil, 2006.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« J'ai vu les miroirs face aux visages
qui ont refusé d'exister : c'était le temps,
c'était la mer, la lumière, la colère »

ANTONIO GAMONEDA

I

Elle écosse des haricots avec sa mère. Des haricots cocos. Quel drôle de nom, pense-t-elle. Et elle chante. Des petits pois poipois, des haricots verts ververts.

La mère est grande. Si grande qu'elle n'a pas besoin de se mettre sur la pointe des pieds, ni de lever les bras pour atteindre les casseroles accrochées au mur. Il y a en cinq, alignées de la plus petite à la plus grande, de gauche à droite, mais elle peut aussi les regarder de droite à gauche. Elle aime contempler les casseroles brillantes et rondes. Lorsque l'une d'elles manque à son crochet, elle se sent envahie par un mélange de tristesse et de contrariété. Elle propose alors d'aider son père à laver la vaisselle. Un trou d'impatience se niche dans son ventre, qui s'apaise lorsque le saut de taille entre les ustensiles est de nouveau régulier.

Elle tire le fil qui court le long de la cosse puis exerce une légère pression vers les côtés des deux pouces. Elle

sent sous ses doigts les graines lisses, prêtes à bondir avant de tomber dans le saladier, comme une petite grêle. Il lui semble chaque fois qu'elle va découvrir une surprise, quelque chose d'inattendu, de magique peut-être. Elle s'attendrit quand, tout au bout de la cosse béante, obscène presque, elle trouve un minuscule haricot, un bébé haricot qu'elle croque vite, avec la crainte inexplicable d'être vue. Le grain éclate sous ses dents, un léger goût sucré, un peu âpre et frais se colle à son palais. Elle fronce les sourcils lorsqu'une graine noire et rabougrie surgit soudain d'une cosse apparemment saine. La pourriture existe. Dissimulée, noire et gluante.

Ses petits doigts sont très agiles. Ils savent équeuter, écosser, travailler les serpentins que lui donne la mère de sa mère pour préparer les minuscules pâtes que l'on mange le soir du 9 Av, date anniversaire de la destruction du Temple de Jérusalem. Cette journée – la plus triste de l'année pour les Juifs, lui a dit un jour sa grand-mère – est pour elle celle d'une gloire dont elle s'enveloppe avec fierté : elle a fabriqué le repas du soir de ses mains, le repas qui rompt le jeûne, et pendant que les grandes personnes se coupent la parole sur des sujets qui les rendent rouges, crispées, hilares ou pensives, elle s'amuse à séparer dans son assiette ses pâtes, courtes et dodues, de celles, fines et pointues, de sa grand-mère.

Cette dernière appelle les pâtes des « langues d'oiseaux ».

Elle accompagne ces mots d'un regard gourmand. Constance aime les pâtes, mais elle n'aime pas leur nom. Les oiseaux lui font peur. Les pattes griffues, la tête lisse qui pivote très vite. Le bec, bien sûr. Les yeux ronds et inexpressifs. Ni joie ni peine mais une indifférence qui luit comme une menace. Les oiseaux, les pigeons surtout, c'est la mort dans les rues, dans les caniveaux, tas de plumes sans vie et affaissés, ou aplatis sur le bitume. Une tête, du sang, un corps sans épaisseur, une silhouette immobile, une aile à moitié dressée vers le ciel, un cœur qui a cessé de battre, des taches brunes et sèches.

– Maman, demande-t-elle soudain, pourquoi vous m'avez appelée Constance ?

– Ça ne te plaît pas, ma chérie ?

Elle fait une petite moue :

– Je ne sais pas. C'est un drôle de prénom. Je ne connais personne qui s'appelle comme ça.

– Justement. C'est très bien de ne pas être comme tout le monde. Tu aurais aimé t'appeler comment ?

– Émilie !

La mère sourit, l'air entendu. Ce sourire crispe Constance. Il lui vole quelque chose dont elle n'a pas conscience. Elle ne comprend pas ce dont il s'agit, elle voudrait garder pour elle ce mystère, être seule à l'éclaircir. Sa mère, pendant ce temps, a continué de parler.

– Voilà. Constance, ça sonne joli. Noble. Et ça veut dire aussi que tu seras d’humeur égale. Toujours.

Elle s’efforce de se souvenir du moment précis où elle a su mais en vain. Elle voudrait que la mémoire soit un grand livre avec une page pour chaque jour. Tout y serait inscrit, annoté et même illustré. On ne pourrait rien oublier, notre vie nous appartiendrait. Sa grand-mère lui a raconté un jour l’histoire d’un roi perse qui, lorsqu’il avait une insomnie, réclamait les livres dans lesquels la chronique de son règne était relatée au jour le jour. Il savait ainsi ce qui avait été accompli et ce qui restait à faire. Puis il prenait de sages décisions et s’endormait.

Ses parents se souviennent d’elle bébé et elle non. De quel droit en savent-ils plus qu’elle sur sa vie ?

Juste après la rentrée, sa mère lui a dit : Bientôt, tu auras un petit frère, ou une petite sœur. Les mots ont circulé dans son corps comme de joyeux danseurs, respirer est devenu soudain un plaisir. Elle a été inondée par une grande joie.

Dans sa classe il y a une fille, Lunabella, qui a eu une sœur durant l’été. Depuis, elle parle comme une grande personne, en relevant le menton, le regard vif, accentuant la dernière syllabe de certains mots d’une voix pointue. Elle dit par exemple, en passant la main dans ses cheveux : Je vais avoir un mal fou à réussir ma dictée,

ma petite sœur fait ses dents en ce moment, je n'ai pas dormi de la nuit! Ou bien, avec un rire de gorge: Ma petite sœur m'adore. Elle se calme dès que je la prends dans mes bras.

Bientôt, ce sera le tour de Constance. Elle sera auréolée du même éclat que Lunabella, jouira des mêmes privilèges. Ses cheveux vont peut-être changer, devenir lisses et brillants, faciles à coiffer. Sa mère acceptera peut-être enfin de lui acheter des vêtements aux Galeries Lafayette, des salopettes roses, des blouses amples et brodées et, pourquoi pas, un jean, le même que celui de Lunabella, avec des poches plaquées sur les fesses pour y glisser les mains en se cambrant. Bientôt, Constance aura un bébé, elle et Lunabella pousseront côte à côte landaus et poussettes, et elles riront ensemble de savoir tant de choses sur la vie.

Constance réfléchit. On lui a dit que le bébé arriverait en mars, dans deux mois. Elle dit « mon bébé » en secret, parce qu'elle est sûre qu'elle l'aimera plus que quiconque. Lorsqu'elle pose les mains sur le ventre de sa mère, elle sent des bosses onduler, une masse informe qui se rétracte, et parfois disparaît. Elle en veut au bébé de la fuir, ce contact avec la vie invisible lui donne des frissons, mais il n'en fait qu'à sa tête. Le soir, dans son lit, elle glisse une main sous sa chemise de nuit pour reproduire

les mouvements du bébé, mais ce n'est pas du tout la même sensation. Elle est sûre que c'est une fille. Chaque jour, elle écrira dans un cahier les événements de sa vie, elle retrouvera ainsi la mémoire et percera l'énigme des premières années, années d'oubli.

Elle compte sur ses doigts : un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, le bébé devrait être bientôt là, remplir la maison de ses rires et de ses pleurs, aimer Constance et l'admirer plus que tout. Sa chambre est prête. Constance ne se lasse pas de contempler le berceau blanc, la table à langer, l'armoire avec des lapins marron sur les portes où sont empilées des serviettes douces et un peignoir de bain miniature.

La sœur de Lunabella ne pourrait jamais porter ce vêtement : elle est déjà trop grande. Le bébé de Constance, lui, ne grandira pas trop vite. Il gardera longtemps ses doigts minuscules. Elle caresse le dessus de sa main et pense à la peau fine, aux doigts roses. La voix de sa mère la fait sursauter.

– Ma chérie, prépare un petit sac. Tu vas chez Édith et Henri pour le week-end.

Quelque chose en elle se met à trembler. Son sang reflue vers le cœur. La main qu'elle était en train de caresser devient moite, un nœud se forme dans son ventre, elle est fébrile, toute renversée à l'intérieur. Sa mère ne

remarque rien. Elle a les traits tirés, des cernes, les cheveux plus plats qu'à l'ordinaire. Constance hésite à la trouver laide. C'est une pensée qui l'effraie. Elle fixe le ventre qui n'en finit pas de s'élargir, s'arrondir, porter. Il lui semble à présent que sa mère a toujours été enceinte, et qu'elle le restera à jamais. Elle lève les yeux vers le visage fatigué.

– Je peux dire au revoir à ma petite sœur, avant de partir ?

La mère hoche la tête. Son regard est soudain aveugle, et ses joues ont pris feu. Constance enlace le grand corps, incline la tête vers la robe à fleurs, pose délicatement les lèvres sur le tissu et chuchote :

– Tu as intérêt à ne pas venir pendant mon absence, toi.

Puis elle fourre dans son sac son ours bleu, sa boîte à bijoux, son recueil des *Contes* d'Andersen.

Ils ont un jardin. Une tonnelle couverte de glycine, un lilas qui sent bon, et le mimosa du voisin qui déploie ses branches chez eux. Le seul mimosa de Paris, se rengorgent-ils, comme s'ils étaient à l'origine de ce prodige. Elle en arrache un brin en jetant des regards rapides autour d'elle, contemple les soleils de velours dansants, les effleure avec la pulpe de ses doigts. Elle saisit le brin entre le pouce et l'index, le promène sur sa joue, pense à la peau de son bébé.

– Nous passons à table, Constance, dit la voix de la tante dans l’embrasure de la porte-fenêtre. Va donc te laver les mains.

Elle fourre le brin de mimosa dans sa poche et se dirige vers la salle de bains. Elle n’utilise pas de savon, à peine un peu d’eau, pour que la poudre jaune reste sur ses doigts. La tante apporte un plat fumant, tandis que l’oncle parle tout seul du président de la République, qui a le don de le fâcher. Elle a un haut-le-cœur devant son assiette remplie d’une purée fade.

– J’aime pas les baies de genièvre, murmure-t-elle, à voix suffisamment basse pour ne pas être entendue.

Du bout de sa fourchette, elle prélève un peu de purée et l’aspire vers la gorge. Trier les baies. Les glisser discrètement sous la purée. Avoir le courage d’en laisser dans l’assiette. Se préparer à dire : J’ai mangé un grand goûter chez maman, je n’ai pas très faim. Mais l’oncle observe le stratagème du coin de son œil bleu-gris :

– On termine son assiette, chez nous, gronde-t-il dans un sourire.

Elle entasse dans son gosier la colonie de baies qui semblent avoir proliféré, engloutit le reste du repas sans mâcher, sans penser, en se concentrant sur l’idée qu’elle n’existe pas, qu’elle n’est pas là, et que cela n’a pas lieu.

Des hoquets sauvages l’arrachent à son sommeil. Un torrent s’échappe de sa bouche élargie démesurément,

les commissures de ses lèvres sont douloureuses, ses mâchoires disloquées. Un monstre s'agite dans son ventre, se débat, se met en boule pour jaillir brutalement hors d'elle, soulevant sa poitrine avec une force inouïe. Il déchire ses entrailles dans une traînée acide, menace de faire exploser sa cage thoracique. Les yeux mouillés. La rage. L'appréhension qui rampe dans son corps dévasté.

La tante grimpe sur un tabouret pour tirer du haut de l'armoire des draps et une couverture propres. L'oncle dit :

– Viens, je vais te donner une douche.

Elle le suit.

Les larges mains insistent pour la laver, la toucher là où ça gêne, la partie de son corps jamais nommée. Il appuie, fait entrer en elle des flammes qui s'agitent avec une férocité telle que son cœur cesse de battre un instant. Elle est prise d'une violente envie de faire pipi, se contracte tout entière pour se retenir, pour échapper à la honte terrible. Ses jambes tremblent, on dirait qu'elles vont pleurer.

Un gouffre s'est ouvert sous elle. Le vertige se répand. Elle vacille. Un ordre venu d'on ne sait où se fraie un passage dans la nuit noire et lui dit qu'il serait mortel d'y tomber.

Puis la limace dure et visqueuse vers laquelle il guide ses petites mains en exerçant une pression implacable qui

tue dans l'œuf toute tentative de résistance. Le va-et-vient qu'il impose à ses mains potelées, longtemps. Un silence opaque se fige en elle. L'eau de la douche coule toujours mais il lui semble que c'est ailleurs. Et le goût de vomi sucré ineffaçable de sa bouche, de sa gorge, qui va imprégner son corps à jamais.

Le lendemain soir ils la raccompagnent chez elle à pied. La marche, c'est comme les fruits, ça fait du bien au corps, dit l'oncle. Elle se tient bien droite, regarde devant elle, essaie d'oublier qu'elle se sent si sale, et si abîmée. Il lui semble qu'un morceau de pomme est resté coincé dans sa poitrine quand elle a vomi, il la gêne lorsqu'elle respire. Pourtant, elle n'a pas mangé de pomme, elle en est certaine.

Elle pense: Si je ressens ce qui n'existe pas, alors je ne ressens peut-être pas ce qui existe. Elle se demande aussi si elle est vraiment vivante. Personne ne peut prouver ce genre de chose, pas même les adultes.

La tante lui tient la main. Constance sent les doigts longs et durs contre sa paume, la peau sèche, un peu rugueuse. Je t'aime comme si tu étais ma fille, a-t-elle dit ce matin en la coiffant. Puis elle l'a serrée très fort dans ses bras maigres.

Bientôt, ma petite sœur sera là. Demain, peut-être. Mercredi, ma petite sœur sera là. Si ce n'est pas mer-

credi, elle sera là jeudi. Quand ma petite sœur sera là, je n'irai plus chez eux. Quand ma petite sœur sera là, je l'empêcherai d'aller chez l'oncle. Je lui raconterai l'histoire de la Petite Sirène. Elle l'aimera tendrement, comme moi. Elle aura le cœur brisé, comme moi. Elle voudra entrer dans le livre, dire au prince la vérité, parler à la place de la jolie sirène muette.

Ils sont au bas de l'immeuble. Constance lève la tête. Au quatrième étage, vers la droite, brille la fenêtre du salon. On distingue l'ombre du grand ficus. Le morceau de pomme rétrécit un peu dans sa poitrine. Elle pousse un soupir.

L'oncle et la tante disent au père et à la mère que le week-end s'est très bien passé. Que la petite s'est beaucoup amusée dans le jardin. Qu'elle a été très sage.

– Ah oui, ajoute la tante. Elle a vomi hier soir. Je pense qu'elle avait mangé un peu trop vite. Ou bien c'était peut-être autre chose, murmure-t-elle, en esquissant un clin d'œil en direction de sa sœur.

Le clin d'œil n'échappe pas à Constance. Tout comme le léger mouvement du menton en direction du ventre de la mère. Il est moins gros. Moins tendu.

achevé

